

LES DESCENDANTS DE LA DAME AVEUGLE

Anees Salim

LES DESCENDANTS
DE LA DAME AVEUGLE

roman

*Traduit de l'anglais (Inde)
par Éric Auzoux*



ÉDITIONS BANYAN
Paris

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Titre original :
The Blind Lady's Descendants
Tranquebar Press by Westland, 2014
© Anees Salim 2014

© Éditions Banyan, 2020
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-14-0

© Conception graphique :
Guillaume le Guillou, 2020

www.editions-banyan.com

Pour la dame aveugle et ses descendants

SOMMAIRE

Livre I	Naissance.....	1
Livre II	Mariage	85
Livre III	Amour.....	167
Livre IV	Cœurs Brisés.....	219
Livre V	Début.....	283

REMERCIEMENTS

Quiconque a une certaine familiarité avec ma ville natale constatera avec quelle insouciance j'ai réarrangé ses paysages pour créer une toile de fond à ce livre. C'était une petite ville assoupie et je me suis mis à lire et à écrire pour échapper à l'ennui qu'elle imposait. Merci donc, Varkala, d'avoir instillé en moi le désir d'écrire. Je voudrais également remercier les personnes suivantes pour leur gentillesse, affection et soutien. Prita Maitra, mon éditrice et toute l'équipe de Tranquebar pour avoir cru à ce livre.

Ahlawat Gunjan, qui en a conçu la maquette. Kanishka Gupta, mon agent. M. Das, l'ami d'enfance de ma ville natale. Shameena Anees, ma femme. Omar Anees, l'admirateur secret.

LIVRE I
NAISSANCE

Quand j'étais jeune – six ou sept ans, huit tout au plus – notre mère avait pour habitude de planter de minuscules clous dans la porte d'entrée pour éloigner la malchance. La malchance a dû passer par la porte de derrière, car lorsque je me suis considéré comme adulte – à treize ou quatorze ans, seize maximum – j'ai commencé à la considérer comme un membre de la famille, le quatrième enfant de mes parents, plus âgé que moi et plus jeune que Sophiya, qui devait nous quitter ainsi que la plus grande partie de notre maigre fortune avant que j'atteigne mon âge actuel, vingt-six ans.

J'ai toujours su que je me mettrais à écrire cette note et l'achèverais avant d'avoir eu la chance d'entrer dans ma vingt-septième année : un mot d'adieu d'une longueur indéfinie ; une brève biographie de petites gens, d'un arbre généalogique moyen sérieusement atteint par la rouille et occasionnellement cisailé.

Nous sommes les enfants du Bungalow, une vaste et ancienne maison jouxtant une voie ferrée, dont la brique tremblote à chaque passage de train, en gros toutes les demi-heures. Je suis le quatrième enfant de Hamsa et Asma, deux individus qui n'auraient jamais dû se rencontrer, et encore moins se marier.

Nos parents n'ont rien de commun, sinon la parenté de leurs quatre enfants. Ils sont, comme je me souviens l'avoir dit au Dr Rose, aussi différents que la craie et le fromage. (J'ai en moi cette image persistante de deux morceaux conservés côte-à-côte et dont la proximité est sans effet : le fromage ne

devenant en rien plus dur, pas plus que la craie ne ramollit). Le Dr Rose ne me demanda pas lequel de mes deux parents je considérais comme étant le fromage. Il se contenta de sourire et adressa un regard furtif à ma mère, qui était en train d'admirer la rangée de trophées que le médecin avait gagnés en réparant des esprits.

Tout ceci est du passé maintenant, dit le Dr Rose. Pour atteindre la paix de l'esprit, il faut cesser de se préoccuper du passé.

Excellente théorie. Mais ce n'était pas ce que j'attendais de la part d'un homme payé pour soigner la détresse. J'aurais aimé l'entendre prononcer des mots plus sages, moins galvaudés. Je ne suis pas un érudit, ni même un étudiant moyen, mais je suis capable de confectionner des petits adages dans ma tête.

*Le passé est une fine armure
Impossible de l'enfiler à nouveau avec cette bedaine*



— Elle est bonne, dit le Dr Rose en souriant.

D'un sourire bienveillant. Il en possède une flopée de sourires, le Dr Rose. Dans un concours de sourires, il remporterait plus de trophées qu'il n'aurait de place pour les disposer. Rien qu'au cours de ces deux dernières années, il avait dû m'en adresser une bonne douzaine, n'en obtenant en retour de ma part qu'un seul, triste.

— Qu'est-ce qui t'a empêché d'en écrire d'autres, Amar ? me demanda-t-il après avoir mis fin à son sourire.

— Mon père, répondis-je, mentant.

— Triste, réagit-il.

Je me demandai s'il faisait référence à mon sourire.

Le Dr Rose est grand et bien bâti ; il vit dans une maison spacieuse édifiée pour évoquer l'époque où les photographies étaient en noir et blanc, les automobiles cabossées, avec des vilebrequins dans le coffre, et où les hommes portaient de fines moustaches et d'épais favoris. Les carreaux des fenêtres du Dr Rose sont bleus, verts, et rouge vif, les tuiles orange ; des colonnes couleur café bordent un large hall, la véranda arbore un banc en teck suspendu par des chaînes en plaqué or, et une imposante cloche de bronze pend à proximité du seuil. Il vous faut actionner cette cloche en bronze pour prétendre entrer. Pas de sonnette électrique. Le Dr Rose me déconseille de vivre dans le passé, or c'est ce qu'il fait lui-même.

À la fin de chaque séance, Mère fait cliquer son sac à main en simili cuir et en extrait une enveloppe : le prix de la joie temporaire. Elle ne tend jamais l'enveloppe au Dr Rose, comme s'il pouvait s'offusquer d'un tel geste, et tandis qu'elle glisse l'enveloppe sous un presse-papier, lui regarde par la fenêtre et, affectant une légère offense, fixe un jardin bien entretenu rempli de – qu'imaginer d'autre ? – rosiers.

Le Dr Rose vit dans une maison aux murs roses, bordée d'un jardin rempli de rosiers. Parfois la vie offre des vagues de blagues. J'aime bien cette expression : vague de blagues. Il y a longtemps de cela, j'ai songé à travailler dans la publicité et à gagner ma vie en créant ces petits jingles que les gens fredonnent aux toilettes ou en faisant la queue. L'idée n'a même pas tenu un été mais pendant sa courte vie elle s'est emparée de moi à un tel point que je découpais des pubs de la marque Double Bull dans les magazines de ma sœur aînée, Jasira, et les collais sur les murs, au-dessus des fenêtres. Nous n'étions pas abonnés à ce genre de publications sur papier glacé, mais Jasira les empruntait à une famille anglo-indienne qui habitait à l'autre bout de la voie ferrée, et ne leur rendait jamais. En découvrant que ses magazines avaient été profanés, Jasira me maudissait. Sophiya, elle, postée devant

les fenêtres, admirait les publicités ; pas leur design ou les slogans qui s’y trouvaient mais les hommes rasés de près, au regard effaré, comme s’ils venaient d’apprendre que leur père était cocu.

Sophiya est le troisième enfant de Hamsa et Asma, si l’on ne tient pas compte de la malchance. Nous aurions pu être six ou sept si Mère n’avait pas fait une série de fausses couches. L’une de mes sœurs est arrivée et repartie le jour même, comme si l’endroit lui avait déplu : une petite fille née pendant la mousson, pas plus grande qu’une bouteille ; lors de mon tout premier jour d’école pour être précis. Au milieu du grondement des trombes d’eau, j’avais perçu son cri à l’aube, un son semblable à celui du craquement d’une fenêtre qui n’a pas été ouverte depuis des années. Elle n’était pas sur le lit à mon retour de l’école, bien que ma mère enveloppât encore d’une main l’endroit où ma sœur s’était trouvée, protégeant les froissements que l’enfant avait laissés sur le drap. Une absence soudaine qui fit de moi le cadet de la famille à nouveau. Plus rien de significatif ne se produisit dans la pièce du Bungalow dédiée à l’accouchement et je suis donc devenu le cadet de la famille pour toujours.

Cela ne m’a jamais rien rapporté : pas une seule sucette en plus ; ni main d’adulte où lover mes doigts lorsque tonnait l’orage sur notre petite ville, ni paire de jambes derrière lesquelles me cacher lorsque passait la police. Jasira bénéficiait de toute l’attention et de tous les privilèges, à l’intérieur comme à l’extérieur du Bungalow. Elle savait y faire. Tantôt elle sanglotait, tantôt elle boudait. Et elle avait d’autres tours dans son sac, des façons plus élaborées d’obtenir ce qu’elle voulait ; au moindre signe de refus, elle se mettait à pleurer ou menaçait de fuguer, et si cela ne suffisait pas elle tirait sur sa longue et belle chevelure et jouait à la schizophrène en s’adressant à son ombre avec des voix étranges. Invariablement, les murs de résistance s’écroulaient et elle repartait

avec les choses ou les faveurs qu'elle souhaitait. À l'extérieur du Bungalow elle n'avait même pas besoin de lever le petit doigt pour attirer l'attention dont l'obtention l'obsédait complètement. Jasira, au grand désarroi de Mère, avait hérité son allure de "tueuse" de Suhuda, sa tante paternelle, beauté locale dans sa jeunesse. À la consternation de Père, Jasira était aussi capricieuse que Tante Suhuda, deux fois divorcée, dont le troisième mari était moqué dans le cercle familial pour son incapacité notoire à lui résister. Toutefois, à la différence de notre tante, Jasira se lavait les cheveux tous les deux jours et utilisait en douce le rasoir de Père pour se raser les aisselles. Je l'ai une fois surprise en combinaison, poussant des soupirs de douleur et se tamponnant à l'eau de Cologne Old Spice à la suite d'un rasage en hâte.

La belle du Bungalow avait naturellement une longue file d'admirateurs à l'extérieur, juste à l'extérieur pour ainsi dire. Lorsque des sifflements parvenaient à mes oreilles en provenance des voies ferrées traversant notre sombre jardin, je savais que quelqu'un était assis sous le panneau de signalisation et donnait la sérénade à ma sœur. Grâce à sa bonne éducation, elle n'est toutefois jamais sortie sur le balcon en offrant ses nattes pour permettre au mystérieux prétendant de grimper jusqu'à elle. Parfois, les sifflements duraient si longtemps que j'imaginai les lèvres du Roméo des rails virant au rose et desséchées. Un soir, au milieu des coassements sonores des grenouilles vivant sous le panneau de signalisation, j'ai répondu, utilisant la même tonalité. L'homme qui se trouvait à l'extérieur ignorait que Jasira ne savait que chanter – et uniquement ses propres louanges. Les salves de sifflements se répondirent pendant près d'une heure, sous la forme d'imitations d'airs à la mode entendus à la radio à cette saison – hip-hop, blues et standards. Quand j'en eus plus qu'assez de siffler, je pressai mes paumes sur des sachets de lait vide et me dirigeai vers le jamalquier planté

à proximité du mur. Au cours de l'intervalle durant lequel j'avais cessé de siffler, à la recherche de sachets de lait dans la cuisine, la musique en provenance de la voie ferrée avait pris une tonalité triste et plaintive. Parvenu au pied du jama-laquier, je repris le dialogue, et la réponse ne tarda pas, nettement plus gaie. Telle une balle de ping-pong allant et venant, avec pour filet le mur moussu. De l'autre côté, les notes se rapprochèrent, tremblant nerveusement dans l'air nocturne et j'entendis que quelqu'un entreprenait l'escalade du mur couvert de mousse. Une tête sombre apparut au-dessus de la dernière rangée de briques et y resta immobile quelques instants, comme si elle avait été coupée et posée là. Je fis un pas vers un rai de lumière émanant du balcon de Jasira et, au moment même où les yeux s'écarquillèrent d'hébétude horrifiée, lançai une poignée de bouse fraîche sur le visage en question. La tête resta en place, évoquant un guillotiné. « Enfoiré... espèce d'enfoiré ! », s'exclama-t-elle à travers la bouse dégoulinante avant de disparaître. Pendant plusieurs minutes, j'entendis quelqu'un qui tentait de se débarrasser de l'odeur et du goût de bouse de vache tout droit sortie de la ferme ; un brutal haut-le-cœur s'empara de moi. Puis j'entendis le bruit métallique d'une bicyclette emportant avec résolution mon partenaire siffleur.

Jasira, l'éternelle briseuse de cœurs est la fille aînée de Hamsa et Asma, deux personnes dont les noms rimaient à peu près, mais les vies, jamais. Lorsque j'ai atteint l'âge de percevoir la discorde, je n'ai pas été en mesure de demander à Dieu d'intervenir : j'étais déjà devenu athée.

J'ai embrassé l'athéisme à l'âge de treize ans et quelque. À treize ans, j'avais terminé mes cours de Coran en compagnie d'Akmal. J'apprenais vite, plus vite qu'Akmal en tout cas, qui voyait la main d'Allah partout. Nous avions un jeune professeur, qui venait chaque soir au Bungalow sur son vélo déglingué, le bout de son turban blanc flottant derrière lui,

telle la queue d'un cerf-volant. Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi il ressemblait sans turban, dans la nuit noire en particulier. Je ne suis donc pas en mesure de confirmer si c'est lui qui a eu droit à la boule de gadoue. Pas plus que je ne sais comment il sonne, la bouche couverte de bouse bien fraîche. Son absence pendant quelques jours à la suite de la longue séance de sifflements peut n'être qu'une coïncidence, et à son retour il fut aussi correct que par le passé ; aucune trace de bouse de vache n'entachait sa réputation.

Nous n'avons jamais connu son nom ; durant les quatre années qu'il nous enseigna le Coran, nous l'avons toujours appelé *Ustaad*¹. Il mangeait avec hâte et bruyamment, et laissait son assiette dans un tel état de propreté que Jasira pouvait s'y admirer. Après avoir donné son cours et s'être alimenté, il faisait office de muezzin à la mosquée de la ville et nous l'entendions appeler les pieux à la prière au micro : longue et mélodieuse complainte suivant la voie ferrée puis pénétrant dans la maison en traversant le dense jardin frontal. Tandis que le chant se répandait dans le Bungalow et que Mère, Jasira et Sophiya se hâtaient de se couvrir la tête de leur châle, je pensais aux sifflements en provenance de la voie ferrée, à la tête qui avait surgi au sommet du mur et à la motte de bouse qui avait atterri sur ce visage sombre en produisant un discret *plop*. Sans parvenir à aucune certitude, ni goût quelconque pour le chantage. On ne peut pas crucifier un jeune mollah pour des actes dont il pourrait ne pas être coupable.

Il nous enseigna l'ordre des ablutions sur les marches du perron et nous observa en train de prier dans la salle de séjour, bras croisés, agenouillés, pressant notre front sur des tapis de prière disposés parmi des meubles anciens. Lorsqu'il faisait le bilan de nos prières j'étais toujours gratifié de meilleures notes qu'Akmal.

¹ Maître, au sens de professeur (NdT). Toutes les notes sont du traducteur.

Il faut respecter de multiples règles en priant. Si vous lâchez un pet pendant la prière c'est gravissime et il faut l'interrompre immédiatement, sans hésitation. C'est l'une des choses importantes que j'ai retenues d'Ustaad. J'ai oublié le reste. Au cours de la prière du vendredi, le père d'Asif s'avérait honteusement incapable de respecter ce décret, et se précipitait vers la pièce d'eau artificielle située derrière la mosquée pour de nouvelles ablutions. Un jour, il a quitté la salle de prière peu après le début de l'office et je l'ai observé s'accroupissant sur le bord du bassin. Ensuite, alors qu'il se dirigeait vers la salle de prière, il s'est figé sur le seuil ; au bout de quelques instants, encore dégoulinant de l'ablution, il s'est dirigé une nouvelle fois vers le bassin. Je me trouvais au premier rang, ce vendredi-là, à proximité d'un passage voûté, avec vue sur les activités se déroulant en dehors de la salle de prière. Bras croisés sur la poitrine, lèvres murmurant des prières, j'ai tenté de réprimer une soudaine crise de fou-rire. Mais, plus je m'y efforçais, plus elle me démangeait. J'ai prié avec plus d'intensité afin d'effacer l'image du père d'Asif tombant dans le bassin, l'eau bouillonnant au niveau de la ceinture. Mais, au plus profond de moi, j'ai entendu des échos de rire, semblables aux éclats d'un public d'émission de télévision.

— Viens par ici ! m'enjoignit l'imam une fois la prière terminée, alors que les fidèles quittaient la mosquée.

Je m'approchai et m'assis sur les genoux à côté de lui, les mains jointes entre mes cuisses, le visage rouge et innocent, comme si j'étais né il y a seulement une demi-heure.

— Tu es venu dire ta prière ?

Je hochai la tête. Déjà en repentance. Sincèrement en repentance.

— Et c'est en te moquant de moi que tu dis ta prière ?

L'imam était un vieil homme mince, sa barbiche avait la couleur des marshmallows. Imaginons que votre tête se

retrouve plongée dans une montagne de marshmallows, c'est à cela que vous ressembleriez quand on vous en retirerait, un long duvet blanc pendouillant à votre menton.

— Non, non, bafouillai-je.

— Je t'ai vu m'imiter tout du long.

Incapable de réagir, les yeux fixés sur sa barbiche, j'imaginai ses marshmallows dévorés par les rats, à peine serait-il enterré. Quand *al malaa'ikah*² viendront l'interroger comme des policiers, le questionner sur ses péchés et ses saintes actions, le qualifier pour le paradis ou ailleurs, que verront-ils ? Un combat de rats pour sa barbiche dans la tombe.

— Tu me faisais des grimaces, aussi.

Fausse accusation ! Grossière putain d'accusation !

Après s'être finalement exercé à un certain contrôle sur le fonctionnement de ses vents, le père d'Asif pénétra à grandes enjambées dans une mosquée presque vide, laissant des traces de pied sur les allées, qui disparaissaient rapidement du sol couleur d'olive. Il choisit un tapis proche d'une issue et se prépara à la prière. Tandis qu'il s'agenouillait et posait le front sur un carré dessiné par le soleil, l'imam me donna une petite tape sur le genou et me demanda mon adresse.

Si je lui avais dit que j'habitais le Bungalow, je me serais épargné des récriminations supplémentaires et il m'aurait laissé partir muni d'un sévère avertissement ; telle était l'estime dont bénéficiait le Bungalow, à l'époque. Mais je baissai la tête, mes lèvres fermement serrées.

— Es-tu devenu muet ? Comment t'appelles-tu ?

— Asif, répondis-je par réflexe.

— Quel est le nom de ton père ?

Le père d'Asif était toujours agenouillé et se prosternait cérémonieusement en direction de la Kaaba dans le carré de lumière. Je désignai d'un doigt tremblant le Gros Péteur.

² Les Anges.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.editions-banyan.com

Éditions Banyan
14 rue Charles V
75004 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Corlet Numeric

